

Zeitschrift:	Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat
Herausgeber:	Société de communication de l'habitat social
Band:	34 (1962)
Heft:	11
Artikel:	Un village de Nubie
Autor:	Keating, Rex
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-125368

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un village de Nubie

par Rex Keating

41

N.d.l.r.: *Le village d'Abd-el-Kadir a été, durant plusieurs mois, le quartier général de la mission de l'Unesco en Nubie soudanaise. C'est de là que, tous les jours, M. W. Adams, chef de la mission, et son assistant M. Hans Nordstrom se mettaient en route vers le dédale d'îlots parsemés dans la gorge de la seconde cataracte du Nil, lieu de l'exploration archéologique qu'ils menaient en collaboration avec les services compétents du Gouvernement du Soudan. Rex Keating, qui les avait rejoints là-bas, en a rapporté ces notes sur la vie d'un village nubien.*

La chape de l'histoire qui recouvre ce petit coin de la Nubie est presque palpable. A portée de regard, au nord et au sud, s'élèvent deux puissantes forteresses construites par les Egyptiens, voilà quarante siècles. Derrière le village, une colline rocheuse conserve à son sommet les traces d'une expédition militaire qui, venant d'Egypte, avait passé là mille ans plus tôt. A huit kilomètres en amont, le rocher d'Abousir porte dans ses flancs témoignage de la multitude de voyageurs, de marchands et de soldats qui, pendant des millénaires, a défilé le long de ce segment du Nil, entre l'Egypte et l'intérieur du continent.

Aujourd'hui les villageois d'Abd-el-Kadir ne s'intéressent guère à ce passé. Leur bourgade est petite, comme beaucoup de villages nubiens: pas plus d'une douzaine d'habitations, largement éparpillées parmi les sables et les rochers de la rive occidentale du fleuve. Du rivage, le terrain s'élève doucement vers une colline basse, surmontée du tombeau d'un saint personnage, cet Adb-el-Kadir qui a donné son nom à l'agglomération. Toutes les maisons se dressent sur cette pente, à des distances inégales du Nil. La nôtre se trouve presque sur la rive: de notre porche, le regard porte, à travers une rangée de palmiers, sur un décor d'un calme et d'une beauté rares.

Un décor millénaire

On aperçoit une douzaine d'îles. Certaines n'ont qu'une quinzaine de mètres de long alors que d'autres, telle Maïrati, droit devant nous, s'étend sur près de 300 mètres. Sur cette île, la pioche des archéologues doit mettre au jour un village datant des premiers chrétiens, et, croit-on, une très ancienne forteresse égyptienne. Les plages encadrent d'un liseré de sable blanc de minuscules champs plantés de blé, de haricots, de trèfle, parfois de ricin, où se mêlent tous les tons de vert et que dominent, çà et là, des palmiers et des acacias.

Deux felouques croisent sur le fleuve, et l'une d'entre elles est la propriété du vieillard chez qui nous logeons, qui est aussi notre voisin. C'est une espèce de patriarche, de haute taille, au profil d'aigle, qui fume continuellement une pipe bourrée d'un affreux tabac de production locale. Il est, au surplus, très fier de posséder l'unique radio du village. Devant sa porte, il a ménagé un enclos à palissade de roseaux, où une chèvre et sa portée de chevreaux gambadent et bêlent du matin au soir.

Les poulets nains que l'on trouve par ici grattent le sol tout le long du rivage, se fourrant sous les pieds des femmes qui vont puiser l'eau et reviennent du Nil en se balançant gracieusement, leur jarre sur la tête, sans le moindre effort apparent. Les plus âgées sont tout de noir vêtues, et se détournent en passant; mais les plus jeunes, habillées de couleurs vives, vous dévisagent hardiment et s'esclaffent. Les enfants, qui envahissent tout le village de leurs courses et de leurs cris, manifestent à l'égard des étrangers une immense curiosité un peu timide.

Devant chaque demeure, un chameau est attaché: tous les matins, quand le soleil se lève, ces bêtes dégingandées, avec force grommellements, sont menées à l'eau, parmi les acacias; et, comme à l'accoutumée, elles dérangent les oies sauvages qui passent la nuit dans les îles dans un rayon d'une centaine de mètres, et qui remontent en glapissant vers l'amont, du côté du rocher d'Abousir, couvrant de leur rumeur le sifflement de la bécasse qui salue l'aurore.

A mesure que le soleil monte au-dessus du fleuve, les hommes viennent s'asseoir, à l'abri du vent d'hiver, le long de notre maison. Leurs robes et leurs turbans éclatent de blancheur contre le mur de terre sèche. La cour intérieure est remplie d'une activité fiévreuse: Hassan prépare le petit déjeuner, et le petit ramasseur de tessons s'apprête à laver dans une large bassine les fragments de poterie recueillis la veille et contenus dans une série de paniers rangés le long du mur.

Des maisons pour l'été perpétuel

La cour est vaste, car l'habitation est typiquement soudanaise, et larges sont toutes les pièces qui y donnent. Deux piliers soutiennent des poutres qui, à leur tour, portent un toit en feuilles de palmier, bien faites pour abriter du soleil. Ces solives ont été fabriquées à Birmingham voilà quelque soixante-dix ans: il s'agit, en fait, de rails arrachés au vieux chemin de fer construit par Lord Kitchener, à la fin du siècle dernier, durant la guerre du Nil contre les troupes du Mahdi. On peut en trouver dans nombre de maisons nubiennes: dans ce climat sec, elles ne portent pas la moindre tache de rouille. Mais, généralement, les solives sont faites de troncs de palmier fendus dans le sens de la longueur.

La toiture de feuilles est efficace contre les rayons de soleil, mais elle laisse passer continuellement une pluie de sable fin, soulevé par le vent du nord qui, jour et nuit, le dépose sur les objets et sur les gens. Les murs, en briques crues fournissent aussi leur contingent de poussière, tant et si bien que même à l'intérieur d'une demeure nubienne on n'en est jamais débarrassé. Pourtant ces maisons sont agréables et confortables, leur ampleur et leurs murs épais procurant de la fraîcheur même pendant la chaleur accablante de l'été. Les lourdes portes

de bois reposent sur des pierres plates: elles sont fixées à leur sommet par une corde passée dans une poutre qui fait saillie; on utilise un système de fermeture ingénier, qui date des Romains. Les fenêtres sont petites, et beaucoup de maisons s'en passent complètement. Par bonheur, il pleut rarement, sinon l'eau pénétrerait sans difficulté à travers les toitures de feuilles de palmier et les murs s'effondreraient bientôt.

Jour après jour les bancs de sable deviennent plus importants et relient les petites îles les unes aux autres, la décrue annuelle touche à sa fin. Dans notre village, personne ne se hâte, à l'exception des enfants et des chevreaux qui folâtront sans arrêt.

La paix du soir

42

C'est le soir, quand nous revenons du champ de fouille, que le calme et la beauté de l'endroit s'installent peu à peu. Les petits animaux sont rentrés dans leurs enclos, les chameaux sont attachés; un à un, silencieusement à travers les sables, les hommes reviennent montés sur leurs mules; ils s'assiéront aux derniers rayons du soleil et commenteront les faits du jour. La haute silhouette de notre hôte apparaît; il se dirige vers le fleuve, s'arrête sous un palmier et s'agenouille, le visage tourné vers la Mecque. Toutes voiles baissées, les deux felouques se balancent doucement au gré du courant. Non loin de là, trois femmes lavent du linge avec des gestes lents et précis.

La petite population d'Abd-el-Kadir est passionnément attachée à ce pays austèrement beau, où, à l'instar de ses ancêtres, depuis des milliers d'années, elle entretient une manière d'être aussi exempte de complications qu'elle est dépourvue d'intolérance envers autrui et envers les étrangers. Que tout cela ait à disparaître à cause du Haut-Barrage, voilà une des tragédies de la technique du XX^e siècle.

Quand le soleil descend derrière les ruines de l'église construite à flanc de colline il y a mille ans, les teintes du fleuve s'intensifient et changent avec une rapidité surprenante, jusqu'au moment où, le soleil disparaissant, le ciel tout entier est, l'espace d'un moment, inondé d'une lumière sublime. L'eau bouge, car le vent s'active: l'air est remué par une brise fraîche. C'est l'heure où le village semble se vider, et le silence du désert qui nous entoure descend sur Abd-el-Kadir: cela durera jusqu'à l'aube, quand s'éveillera à nouveau un cycle de vie qui n'a point changé depuis que, pour la première fois, l'homme s'est établi sur les rives du Nil. (UNESCO)

La mort de l'architecte Alexandre Vlassov

Représentant et tête de file de l'école d'architecture «stalinienne», ancien architecte en chef de Moscou, Alexandre Vlassov vient de disparaître à l'âge de 62 ans.

Sa carrière, en raison des conceptions artistiques du chef de l'URSS à l'époque, fut exceptionnellement brillante dans les années de l'avant-guerre. Ainsi fut-il l'architecte principal, entre 1935 et 1941, du Parc central de la culture et du repos de Moscou. L'aménagement de nombre de bâtiments officiels, dont le Palais des pionniers, lui fut confié, ainsi que la conception architecturale du pont de Crimée.

Dès la fin de la guerre, Staline le nomma architecte chargé de la construction de Kiev, puis en 1950, architecte principal de Moscou où il travailla jusqu'en 1955. Élu alors président de l'Académie d'architecture, c'est à ce titre qu'il dirigea la mission d'architectes envoyée aux USA en 1955. On se souvient que c'est au cours de ce périple qu'un décret, signé par les successeurs de Staline – alors Bouganine et Khrouchtchev – provoqua une vive sensation. Le texte disait notamment: «Les anciens architectes en chef de Moscou, les camarades Tchetchoutine et Vlassov, non seulement n'ont pas lutté contre la dilapidation des fonds d'Etat en étudiant les projets qui leur étaient soumis, mais ils ont eux-mêmes toléré des dépenses superflues dans les projets dont ils étaient les auteurs.» Des incidents divers marquèrent la suite de son voyage, tant aux Etats-Unis qu'au cours de son passage en France, lors de son retour en URSS.

On prétendit même – à tort – qu'il était destitué et privé de ses décorations.

En fait, les critiques sévères, dont il était l'objet de la part du Gouvernement soviétique, s'adressaient par-dessus lui, à une conception architecturale dépassée. Le goût d'un folklorisme désuet, de la «pâtisserie» et du bariolage était celui de Staline.

Il procédait d'une volonté de retour aux sources qui pouvait s'expliquer à une époque où l'URSS devait vivre repliée sur elle-même.

Cette période étant largement dépassée, l'architecture officielle dut évoluer et Khrouchtchev dans plusieurs déclarations retentissantes s'en expliqua avec les architectes soviétiques.

Quoi qu'il en soit, en 1956, l'Académie d'architecture fut transformée en Académie de la construction et de l'architecture. Vlassov qui était président du premier organisme, devint vice-président du second. Son activité pratique était d'ailleurs, depuis lors, considérablement réduite.